HISTOIRE

DE

BOSSUET

PAR A. L""

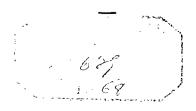
AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES POPULAIRES.

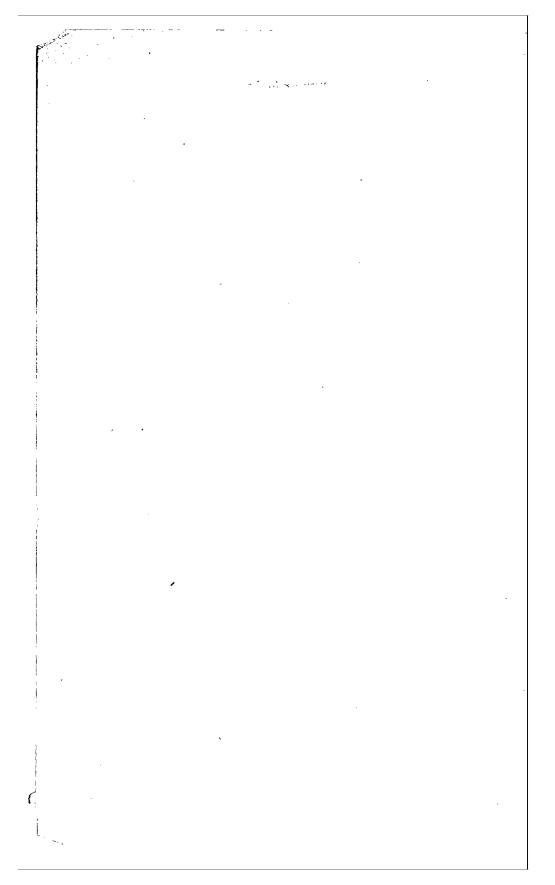




LIMOGES,

EUGÈNE ARDANT ET C. THIBAUT, imprimeurs-Libraires-Editeurs.





HISTOIRE

DE

BOSSUET.



On croit ordinairement avoir tout dit sur Bossuet quand on l'a appelé le prince de l'éloquence chrétienne, l'aigle de Meaux, le Démosthènes français, le dernier des Pères de l'Eglise. Tous rendent hommage à son génie, mais bien peu songent à étudier sa vie et ses œuvres, comme si le vulgaire n'avait aucun avantage à en retirer. Son histoire se confond pourtant avec celle de son siècle; elle est liée à tous les événements et à toutes les illustrations du règne de Louis XIV; on y admire les qualités modestes de son caractère, la simplicité de ses habitudes au milieu des honneurs, la tendresse de son âme envers les brebis égarées, son cordial dévouement à la cause de la religion, son éloquence sublime, toujours prête à foudroyer l'hérésie, à proclamer le néant des grandeurt terrestres, à montrer la main de la Providence gouvernant toutes choses. De loin, on l'admirait; de près, on l'aime!

Le 27 septembre 1627, naquit à Dijon le septième enfant de Bénigne Bossuet et de Madeleine Mochette. Baptisé le lendemain, il reçut les prénoms de Jacques-Bénigne. Son aïeul, vrai patriarche des temps primitifs, inscrivit, en souvenir de cette circonstance, ces paroles sur l'album de la famille : • Le Seigneur l'a entouré de sa protection, l'a instruit de sa loi et l'a gardé comme la prunelle de son œil, » ne se doutant point que sa prédiction serait un jour complètement réalisée.

La famille de Bossuet s'était depuis longtemps distinguée au parlement de Dijon et à celui de Metz, où son père fut bientôt nommé doyen des conseillers par son oncle Antoine de Bretaigne, premier président de cette compagnie. A l'âge de dix ans, Jacques-Bénigne fut laissé entre les mains de Claude Bossuet, homme de mérite et capable de servir de père et de guide à son neveu. Il lui dut son amour de l'étude et peut-être tout son avenir, car, incliné par son exemple et ses leçons vers les idées sérieuses, le culte de la science et la passion des livres, il préféra bientôt passer le temps de la création dans la bibliothèque plutôt que de le consacrer aux jeux et aux plaisirs enfantins. Conduit chaque jour au collége des Jésuites, il acheva, avec succès, son cours d'humanités, sous la direction de ces habiles maîtres de l'enseignement classique. La tâche imposée à ses condisciples ne lui suffisant pas, il choisissait avec intelligence et goût les meilleurs passages d'Homère et de Virgile, les confiait à son excellente mémoire et les déclamait, dans l'occasion, à son oncle effrayé d'un talent si précoce.

De Metz, son père venait chaque année à Dijon passer quelques jours auprès de son cher enfant et juger par lui-même de ses progrès. Il avait peine à en croire ses propres yeux et les récits flatteurs de tous ses proches, lorsqu'une heureuse coïncidence ne lui laissa plus de doutes à cet égard. Jacques rencontra par hasard une Bible latine, la parcourut avec un fiévreux enthousiasme, s'enferma pour la lire à son aise, et la préféra dès-lors aux ouvrages profanes les plus vantés. Jusqu'à la fin de sa vie, il l'étudia chaque jour, sans jamais s'en séparer; il l'avait toujours sur sa table et la portait avec lui dans ses moindres voyages. La Bible, voilà la source eù

s'étanchera sa soif, où il puisera largement, la mine dont il exploitera le moindre filon, le trésor où il enrichira son esprit et son cœur! Il avait compris qu'il faut lire beaucoup, mais peu de livres, si l'on veut devenir un homme supérieur. Un ancien avait déjà dit qu'il craignait un lecteur attaché à un seul ouvrage: Timeo hominem unius libri.

Les Jésuites essayèrent vainement de gagner à leur ordre un jeune homme remarquable à tant de titres, et qui donnait de si belles espérances: Bossuet préféra suivre le conseil de son père et terminer ses études à Paris, rendez-vous de tous les personnages célèbres. Le jour de son arrivée, en 1642, il put contempler un spectacle extraordinaire : l'entrée triomphale de Richelieu, le puissant ministre vainqueur de tous ses ennemis, porté dans une grande litière carrée par dix-huit gardes marchant nu-tête, et devant qui on abattait les portes et les murailles des cités ou des maisons pour ouvrir un accès facile au pompeux cortége. Bossuet fut frappé de l'énergie du cardinal, qui, faible et mourant, insensible à son triomphe, ne songeait qu'à dicter ses derniers ordres à un secrétaire assis au pied de son lit, où la mort vint bientôt le saisir. Le grave étudiant trouva là une ample matière à ses considérations philosophiques, et plus tard il sut mettre à profit ce magnifique témoignage de notre néant.

Ses titres de tonsuré et de chanoine de la cathédrale de Metz, malgré ses quinze ans, lui valurent, au collége de Navarre, l'intérêt et l'affection du grand-maître Nicolas Cornet, docteur célèbre par sa piété, sa modestie et son savoir. Ces deux âmes semblaient faites pour se comprendre; le disciple se montra soumis, aimant, laborieux, et le digne mentor mit toute sa félicité à embellir cette nature d'élite, à lui aplanir les voies de l'étude, à lui montrer les écueils, le phare et le port. Bossuet se mit tout d'abord à une distance immense au-dessus de ses condisciples, il désespéra ses concurrents par ses succès, tout en gagnant leur estime par son application constante, son obéissance aux moindres prescriptions de discipline, par sa bonne humeur et sa franchise.

Outre une connaissance profonde de la langue grecque, il acquit bientôt une grande habitude des chefs-d'œuvre oratoires, historiques et poétiques de Rome et d'Athènes. Il ne faisait cas de la science qu'autant qu'elle lui semblait propre à la défense de la religion et utile au salut des âmes; c'est pourquoi il négligea les mathématiques, dont le ministère sacerdotal n'a nul besoin, et se contenta d'honorer ceux qui les professaient. Il vaut mieux approfondir, en effet, les sciences de son état que d'acquérir sur tous les sujets des notions nécessairement superficielles : qui trop embrasse, mal étreint!

Chargé par les professeurs du collége de Navarre de soutenir sa première thèse de philosophie, en 1643, il la dédia à monseigneur Cospéan, évêque de Lisieux, fort honoré par Louis XIII et la reine Anne d'Autriche, L'assemblée devant qui Bossuet développa ses arguments était brillante et nombreuse; d'une voix unanime, elle proclama la supériorité de son travail et lui décerna les éloges les plus délicats. M. Cospéan surtout se constitua alors son dévoué protecteur et ne contribua pas peu à sa réputation. Madame du Plessis, femme du secrétaire d'Etat, dont le salon était ouvert à la plus docte société de l'époque, le présenta à ses amis. Le marquis de Feuquières en parla à la précieuse madame de Rambouillet, l'Egérie des gens de lettres, et lui assura que le jeune ecclésiastique était capable d'improviser un discours sur n'importe quelle question. Le dési fut accepté de part et d'autre. On alla chercher sur-le-champ Bossuet, qui arriva à sept heures du soir à l'hôtel Rambouillet, où on l'enferma seul dans une chambre, sans livres ni plume, livré pendant quelques instants à ses réflexions. A onze heures, les beaux esprits de la cour, légèrement disposés à la raillerie, couvrirent d'applaudissements la voix du jeune orateur, qui avait surpassé leur attente. Voiture, qui ne manquait pas l'occasion de placer un bon mot, s'écria : « Je n'ai jamais entendu prêcher ni si tôt ni si tard.

La même épreuve fut subie par Bossuet en présence d

plusieurs prélats, dont il accueillit avec bonheur les conseils sur l'éloquence de la chaire et la nécessité de s'y préparer par de solides études. M. Cospéan lui promit de lui faire dire ce même sermon devant la reine, stimula son ardente envie de se consacrer au service des autels, et dit à son entourage : « Ce jeune homme sera une des plus grandes lumières de l'Eglise. »

Affilié par le docteur Cornet à la maison de Navarre. Bossuet voulut se rendre digne de cet honneur en obtenant le grade de bachelier en théologie. A cet effet, il soutint une thèse de la façon la plus brillante et la dédia au grand Condé, le vainqueur de Rocroi, de Fribourg et de Nordlingen, aussi instruit qu'habile capitaine, qui assista en personne à la séance avec les principaux chefs de l'armée. Bossuet lui adressa une harangue où il le remercia, au nom de toute la France, de ses hauts faits, en lui rappelant que les lauriers sont périssables et que la gloire acquise par les vertus durera éternellement. Le prince fut sensible à ses éloges, et quand il l'entendit développer sa thèse, il fut tenté d'attaquer un rénondant si habile et de lui disputer la palme de la théologie. Grande époque que celle où un général, dont le génie embrassait tout, pouvait vaincre sur le champ de bataille et dans une discussion philosophique, par l'épée et par l'éloquence!

Bossuet passa deux années à Metz, uniquement occupé de ses fonctions de chanoine de la cathédrale, de la lecture suivie des saints Pères et de sa préparation aux saints ordres. La ville fut très édifiée de l'austérité de ses mœurs, de la réserve de son maintien, de son amour de la prière, et désira le voir revêtu du sacerdoce. Il eut cette inestimable joie dans le carême de 1652; il s'y prépara avec soin en faisant une retraite à Saint-Lazare, maison dirigée par saint Vincent de Paul, le grand apôtre de la charité, avec qui il se plaisait à converser et à s'instruire de tous les secrets de la vie intérieure. La même année, il reçut le bonnet de docteur et s'engagea pour toujours au service de la vérité « J'irai, dit-il, plein de la plus vive joie, à ces saints autels témoins de la foi doctorale si souvent jurée par nos saints prédécesseurs.

Là vous m'imposerez ce noble et sacré serment, qui dévouera ma tête à la mort pour le Christ, et toute ma vie à la vérité. O serment non plus d'un docteur, mais d'un martyr, si pourtant il n'appartient d'autant plus à un docteur qu'il convient plus à un martyr? Qu'est-ce en esset qu'un docteur, sinon un intrépide témoin de la vérité? Ainsi, ô vérité suprême, conçue dans le sein paternel de Dieu, et descendue sur la terre pour vous donner à nous dans les saintes Ecritures, nous nous enchaînons à vous tout entier, nous vous consacrons tout ce qui respire en nous. Et comment vous refuserions-nous nos sueurs, nous qui venens de jurer de vous prodiguer notre sang? »

Bossuet avait achevé avec éclat ses études théologiques; son nom était sur les lèvres, dans les universités et à la cour; le chemin de la fortune et des dignités lui était ouvert par l'intermédiaire de plusieurs puissants seigneurs; on lui offrait le poste de grand-maître du collège de Navarre; le monde se disputait le plaisir de l'entendre et rendait hommage à ses qualités extérieures autant qu'aux charmes de son esprit. S'il cût été ambitieux, il aurait accepté les avances de ses admirateurs, au lieu de les refuser; malgré sa jeunesse, il n'avait point d'illusions à l'égard des honneurs et des plaisirs, il avait goûté les douceurs de l'abnégation et de l'humilité, près de saint Vincent de Paul, dont il devait favoriser la béatification. « Plein de reconnaissance pour la mémoire de ce pieux personnage, écrivait-il longtemps après au pape, nous croyons devoir déposer dans votre sein paternel le juste témoignage que nous lui rendons. Nous déclarens que nous l'avons connu très particulièrement des notre jeunesse; qu'il nous a inspiré, par ses discours et par ses conseils, les sentiments de la piété chrétienne dans toute leur pureté, et le véritable esprit de la dignité ecclésiastique; aujourd'hui nous nous rappelons encore dans notre vieillesse, avec un singulier plaisir, ses excellentes leçons. Combien de fois n'avons-nous pas eu le bonheur de jouir dans le Seigneur de sa société et de ses entretiens! Avec quelle édification n'avons-nous pas contemplé à loisir

ses vertus, son admirable charité, la gravité de ses mœurs, sa prudence extraordinaire jointe à la plus parfaite simplicité, son application aux affaires ecclésiastiques, son zèle pour le salut des âmes, sa constance et son courage invincible pour s'opposer à tous les abus et à tous les relâchements. » De si beaux exemples influèrent sans doute sur sa résolution de n'accepter aucun emploi important, et de se retirer au chapitre de Metz.

Pendant six années, il se montra le modèle des chanoines, assistant à tous les offices et aux plus simples réunions avec esprit de foi, ne laissant point à des chantres gagés le soin de louer Dieu, partageant tout son temps entre l'église et le cabinet. Le Nouveau Testament, cette source de toute piété et de toute doctrine, ne sortait pas de ses mains et il couvrait de commentaires les marges du volume. Il étudiait, la nuit et le jour saint Chrysostôme, le plus grand prédicateur de l'Eglise, selon son expression; Origène, remarquable par la noblesse de son style et la candeur de ses sentiments; saint Athanase et saint Grégoire de Nazianze, si versés dans la connaissance des mystères; Tertullien, le dur Africain; saint Bernard, plein d'onction; et surtout son orateur favori, saint Augustin, dont il-disait avoir appris les principes de la religion, et dont il transcrivit tant de passages, qu'il l'avait mis tout entier en morceaux. Les pensées et le style de ce saint évêque d'Hippone lui devinrent familiers au point qu'il put combler une lacune de huit lignes dans l'édition des Bénédictins. Il le consultait avant de monter en chaire, dans les questions de controverse, et y trouvait la solution de toutes ses difficultés. Le panégyrique de saint Augustin, qu'il prêcha dans l'église des chanoinesses de Meaux, est un monument durable de son affection pour son maître; il montra ce que la grâce a fait pour Augustin et ce qu'Augustin fit pour la grâce, division suivie depuis par beaucoup d'orateurs.

Le maréchal et la maréchale de Schomberg, dévoués à Bossuet, lui adressèrent les nombreux protestants de Metz, désireux de s'instruire et de connaître la vraie religion. Il

accueillit cette œuvre de zèle avec plaisir, se prêta volontiers à toutes les discussions des protestants ravis de sa douceur et de sa complaisance, et en ramena un grand nombre au bercail. Il se lia même d'amitié avec Paul Ferry, principal ministre des protestants, homme aimable, instruit, de mœurs pures, et obligeant. Leurs relations étaient fréquentes et intimes, car tous deux s'estimaient à leur juste valeur, lorsque le ministre s'avisa de publier un catéchisme, où il prétendait prouver : 1º que la réforme avait été nécessaire, et 2º que si on avait pu se sauver dans l'Eglise romaine avant la réforme, on ne le pouvait plus depuis son établissement. Bossuet, alarmé de ce fait et de l'attaque adressée à la vérité catholique, s'empressa de réfuter l'erreur. Il lui en coûtait sans doute de combattre son ami, mais l'amitié s'efface devant le devoir : Amicus Plato, sed magis amica veritas. La Réfutation du catéchisme de Paul Ferry, écrite avec modération et une logique charitable, prouva : 1º que la réforme, comme elle a été entreprise, a été pernicieuse, et 2º que si on pouvait se sauver dans l'Eglise romaine avant la réforme, on le peut encore aujourd'hui. Chose admirable! Bossuet, pour établir ces deux propositions, n'employa que les aveux échappés auministre. Son succès terrifia les protestants, qui reprochèrent à Ferry son imprudence et le blàmèrent fiautement de ses rapports assidus avec le savant chanoine. Le ministre affectionna encore plus sincèrement Bossuet, il entreprit de nouvelles discussions avec lui, et se prépara même à abjurer l'erreur entre ses mains; malheureusement la mort ne lui laissa pas le temps d'accomplir son dessein.

De concert avec l'évêque, Bossuet, controversiste distingué à vingt-sept ans, établit à Metz une association de femmes chargées d'instruire les jeunes filles disposées à embrasser la religion catholique, et produisit beaucoup de bien. En 1657, la reine-mère, Anne d'Autriche, informée de l'influence de Bossuet sur les protestants et désireuse de faciliter de nouvelles conversions, chargea saint Vincent de Paul d'envoyer ses meilleurs missionnaires à Metz, pour seconder Bossuet,

qu'elle nomma le chef de la mission. Vingt prêtres lui furent adressés; il les reçut dans sa maison en 1658, arrêta le plan des travaux apostoliques, leur indiqua les chances de réussite, se démit en leur faveur de la chaire de la cathédrale et ne se réserva que les fonctions plus modestes. Deux fois par semaine il faisait le catéchisme dans l'église de la citadelle, située hors de la ville, et donnait des instructions particulières à tous les protestants qui en sollicitaient. Afin de conserver les fruits abondants de la mission, il institua des conférences ecclésiastiques, sur le modèle de celles fondées par saint Vincent de Paul, à Saint-Lazare, où se réunissaient de saints évêques et d'habiles théologiens.

Dans ses rapports avec les protestants, il avait remarque que leur éloignement pour l'Eglise romaine provenait de l'ignorance de sa constitution et de sa doctrine, présentées par la calomnie des ministres comme superstitieuses, ridicules et grossières. Pour remédier à cet inconvénient, il s'agissait de démasquer la ruse et l'imposture des ennemis, en exposant la doctrine catholique dans toute sa simplicité, et en expliquant les points de controverse. Bossuet composa, à cet effet, l'Exposition de la Doctrine catholique, ouvrage propre à faire aimer cette doctrine, à la montrer facile à croire et à pratiquer, capable de convaincre tous les hommes de bonne foi et de ramener toutes les sectes de Luther et de Calvin. Avec sa douceur habituelle, il confondait les systèmes sans blesser personne, et forçait les hérétiques à s'avouer vaincus; jamais il n'oublia la grande règle de toute discussion religieuse : l'unité, dans ce qui est nécessaire; la liberté, dans ce qui est douteux, la charité dans tous les cas.

Les deux premières conquêtes dues à ce livre furent le marquis de Dangeau et son frère l'abbé de Dangeau, qui a raconté tous les détails de cette double conversion, dans ses Dialogues. La plus importante fut celle du maréchal de Turenne, cet homme qui faisait honneur à l'homme, lié avec les plus recommandables protestants, chéri du roi et craint de tous les ennemis de la France, cité partout comme un pro-

dige de valeur, de probité et de droiture. Depuis longtemps il hésitait à abjurer le calvinisme, dont les côtés faibles n'échappaient point à sa raison; mais quelques doutes l'inquiétaient encore, lorsqu'il en trouva une complète solution dans la lecture de l'ouvrage de Bossuet, dont il se fit l'humble disciple. Le premier capitaine de l'Europe renonça solenne-lement à l'hérésie et se montra toujours le fidèle observateur des lois de l'Eglise catholique, dans le sein de laquelle il mourut en héros chrétien.

Le premier, il supplia Bossuet de donner au public le livre de l'Exposition, dont l'influence contribuerait certainement à la conversion de ses anciens coreligionnaires. Bossuet ne se laissa pas toucher par ses instances, et ne consentit que trois ans après à livrer à l'impression son ouvrage, approuvé par l'archevêque de Reims et dix evêques, et recommandé par le cardinal Bona, la gloire du sacré-collège. Jamais, dans les annales de la librairie religieuse, on ne constata pareil succès; deux éditions s'écoulèrent en un mois, tandis que des traductions en toutes les langues se répandaient dans toute l'Europe. Partout, les prélats admirent l'Exposition comme le plus fidèle résumé de l'enseignement catholique, et en demandèrent une traduction latine qui fut faite, sous les yeux de l'auteur, par son ami l'abbé Fleury.

Les ministres protestants, irrités du discrédit jeté sur leurs erreurs par cet ouvrage, cherchèrent non pas à le réfuter, ce qui était impossible, mais à le discréditer en le traitant comme l'œuvre d'un simple particulier qui avait mal compris l'enseignement romain et qui ne méritait par conséquent nulle croyance. Du reste, ajoutaient-ils, les approbations de quelques évêques n'étaient pas une preuve de son orthodoxie, tant que l'oracle de l'Eglise de Rome n'aurait pas parlé. Bossuet ne demandait pas mieux que d'ohtenir l'approbation formelle du souverain pontife; en conséquence il fit présenter, par l'abbé de Saint-Luc, un exemplaire du traité de l'Exposition à Innocent XI, qui lui en témoigna sa satisfaction par un bref conçu dans les termes les plus flatteurs. Une nouvelle édition parut

bientôt, précédée de ce bref, de toutes les autres approbations, et d'un avertissement regardé comme un chef-d'œuvre de dialectique et de raisonnement. Bossuet fut moins sensible à toutes les félicitations venues de toutes parts, qu'à la joie de voir, chaque jour, un grand nombre de protestants accourir au pied des saints autels et jurer, entre ses mains, fidélité à l'Eglise romaine.

Sa renommée d'écrivain était conquise; ses amis le presszient de justifier l'opinion que la cour avait conçue de son éloquence et de prêcher enfin à Paris. Mais se souvenant des avis du sage M. de Cospéan, il ne voulait pas se prodiguer avant d'avoir fait ample provision de recherches et de connaissances doctrinales. Il laissait son talent se développer dans les chaires de la province, dans l'étude et la retraite; par la pratique de toutes les vertus, il formait en lui le véritable orateur, l'homme de bien habile à manier la parole. S'il est vrai que l'éloquence n'est que l'âme mise au-dehors. on peut juger des qualités de son âme par les richesses de ses discours, et l'on comprend la haute idée qu'il se faisait de la prédication. Armé de pied en cap, comme les pieux chevaliers, après avoir passé dans la prière la veille d'armes, il pouvait hardiment entrer dans la milice sainte. Nous le suivrons à Paris, pour assister à ses débuts, qui marquèrent, pour ainsi dire, la renaissance de l'art oratoire dans notre pays.

II. - BOSSUET ÉVÊQUE DE CONDOM.

C'est dans l'église des Minimes de la place Royale que Bossuet se vit entouré d'une foule d'auditeurs suspendus à ses lèvres, pendant le carême de 1659. Il semblait avoir enfin trouvé le milieu où son génie pouvait prendre tout essor, et les princes s'étonnaient de la sublimité de ses pen-

sées, de l'élégance de sa diction, croyant entendre pour la première fois des vérités que d'autres prédicateurs leur avaient souvent annoncées, mais avec moins d'éclat. A la prière d'Anne d'Autriche, il fit, dans l'église des Feuillants, le panégyrique de saint Joseph, en presence de toute la cour avide de l'entendre. Il prit pour texte cette parole de saint Paul à son disciple: Depositum custodi, gardez le dépôt, et excita un murmure général d'approbation par cette allusion au jeune roi, que la reine-mère avait protégé, comme le dépôt de toute la France confié à sa tendresse, contre les troubles et les factions. Anne d'Autriche voulut entendre le même discours, une seconde fois, et le poète Santeuil y puisa les plus belles pensées de son hymne à saint Joseph.

Le carême de 1661, prêché aux Carmélites, attira dans leur chapelle les docteurs de Port-Royal, les hommes les plus instruits de la capitale, qui témoignaient hautement leur admiration, et se réunissaient, après chaque sermon, pour se faire part de leurs remarques. Anne d'Autriche et la jeune reine annoncèrent au roi leur admiration pour l'orateur et saisirent toutes les occasions de l'entendre. Dans le panégyrique de saint Paul, Bossuet se surpassa lui-même lorsqu'il prouva la divinité de la mission donnée par Dieu au converti de Damas qui se glorifiait de ne savoir que Jésus crucifié et n'avait aucun titre à l'estime des philosophes : « Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'aréopage dans l'école de ce barbare. Il poussera plus loin ses conquêtes. Il abattra aux pieds de Jésus-Christ la majesté des faisceaux romains, et fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on l'a cité. C'est que Paul a des moyens pour persuader que la Grèce n'enseigne pas, et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle, qui se plaît à relever ce que les superbes méprisent, s'est répandue et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles... De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, courant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine, ainsi cette

vertu céleste qui est contenue dans les écrits de saint Paul, même dans cette simplicite de style, conserve toute la vigueur qu'elle apporta du ciel d'où elle descend. Damais la chaire chrétienne n'avait entendu de si beaux accents.

Bossuet, cédant aux instances de ses compatriotes, préchait un jour, à Dijon, sur le mépris de l'honneur du monde, lorsque le grand Condé entra subitement dans l'église. L'orateur, au lieu de se sentir mal à l'aise, en un tel sujet, devant le prince, se tourna vers lui, en s'écriant : « Je ne serais pas sans appréhension de condamner devant Votre Altesse la gloire dont je la vois environnée, si je ne savais qu'autant qu'elle suit la mériter, autant elle a de mérite pour en reconnaître le faible. Je reconnais en elle le grand prince, le grand génie, le grand capitaine; mais toutes ces grandeurs qui ont tant d'éclat devant les hommes, doivent être anéanties devant Dieu... Nonobstant la surprise de sa présence imprévue, les raroles ne me manqueraient pas sur un sujet si auguste; mais en me souvenant au nom de qui je parle, j'aime mieux abattre aux pieds de Jésus-Christ les grandeurs du monde que de les admirer plus longtemps en une autre personne. » Il était difficile de décerner à la fois un éloge plus spirituel et de donner une leçon plus chrétienne.

Louis XIV, capable d'apprécier tous les genres de mérite, après avoir entendu Bossuet, dans la chapelle du Louvre, pendant l'avent de 1661, lui marqua son enthousiasme en faisant écrire à son père pour le féliciter d'avoir un tel fils. De plus, il lui imposa d'avance la prédication de plusieurs carêmes et avents dans la chapelle royale, où le père de Bossuet avait la faculté d'assister aux sermons de son fils : Voilà un père qui doit être bien heureux! » dit le roi à ses courtisans.

La modestie du grand orateur rehaussait l'autorité de sa parole; loin de rechercher les éloges, il s'étudiait à les fuir, se retirant dans la solitude après chaque station, et en renvoyait toute la gloire à Dieu. Même dans sa vieillesse, il n'aimait pas à entendre parler de ses succès. Au rapport d'un

contemporain, tout parlait en lui avant même qu'il commençât à parler : la gravité de son visage, la douceur de son regard, l'émotion de sa voix et la noblesse de ses gestes. Sa préparation consistait à réunir d'avance quelques documents, des textes de la Bible, des passages des saints Pères; avant de monter en chaire il méditait sérieusement son sujet, prévoyant les principales divisions et subdivisions, et se fiait, pour les détails de la forme, à sa grande facilité d'improvisation. Nous sommes loin de posséder tous les discours qu'il prononça, et ceux qui nous sont parvenus peuvent à peine passer pour tels. Ce que les éditeurs ont publié n'est point le texte même de ses sermons; c'est un recueil des ébauches qu'il jetait négligemment sur le papier; on y reconnaît toutefois ses pensées, ses mouvements oratoires et le cachet de son génie. Les chrétiens et les critiques ignoraient cette circonstance quand ils se permettaient de blâmer quelques incorrections et quelques défauts, dans des écrits que l'auteur n'a pas même revus. Malgré leurs ridicules sévérités, les sermons de Bossuet resteront comme un des plus beaux monuments de notre langue, et seront toujours, de l'aveu du cardinal Maury, la véritable rhétorique des prédicateurs.

Pendant les dix années qu'il consacra au ministère apostolique, de 1660 à 1669, Bossuet fixa sa demeure dans la maison du doyen de la collégiale de Saint-Thomas, l'abbé de Lameth, avec qui il s'était lié d'une étroite amitié pendant leur cours de théologie au collége de Navarre. Leurs goûts et leur caractère identiques favorisaient cette union et cette vie commune. Bossuet se renferma dans la retraite studieuse et dans l'éloignement du monde; il acquit une parfaite connaissance des hommes en étudiant son propre cœur. Uniquement préoccupé du salut des âmes et du bien de l'Eglise, sans arrière-pensée d'ambition ni d'avenir, il croyait n'avoir jamais assez de science pour annoncer dignement la parole divine. Un petit nombre d'ecclésiastiques instruits et pieux, animés des mèmes intentions, étaient seuls admis dans son petit cénacle; et tous s'excitaient mutuellement au travail et aux plus humbles vertus.

Bossuet goûta les plus douces consolations dans ses stations de l'église des Carmélites de Paris, où Turenne venait habituellement l'écouter et se recueillir dans de saintes méditations. Après y avoir prêché les prises d'habit de mademoiselle de Bouillon et de la comtesse de Rochefort, il donna le voile à mademoiselle de Péray, protestante convertie par ses discussions. Dans ce pieux asile, les princesses de Longueville et de Conti allaient se former aux pratiques de la pénitence et du repentir; elles prièrent Bossuet de faire, pour elles et les religieuses, des conférences sur les épitres et les offices de l'Eglise. Un ecclésiastique de ses amis l'ayant entendu parler à cet auditoire, crut voir saint Jérôme interprétant les livres sacrés aux vierges et aux veuves chrétiennes.

M. Bedacier, évêque d'Auguste, sentant sa fin approcher, donna une dernière marque d'affection à Bossuet, en lui demandant de l'assister à ses derniers moments et de le préparer au terrible passage du temps à l'eternité. Bossuet eut le courage de surmonter sa douleur, et, à travers ses larmes, de recueillir le dernier soupir de son ami. Le prélat lui fit don de son prieuré de Gassicourt; mais comme plusieurs compétiteurs prétendirent y avoir droit, Bossuet préféra y renoncer, plutôt que d'avoir recours à la justice séculière; l'abbé Letellier, admirant cette générosité, lui fit accorder ce bénéfice, qu'il conserva toute sa vie comme un souvenir d'amitié. Il donna, à cette époque, une autre preuve de désintéressement. Le chapitre de Metz, surpris de l'obstination de Bossuet à fuir les emplois d'importance, voulut du moins lui offrir son doyenné. Bossuet songeait à l'accepter, lorsqu'un des plus anciens chanoines lui écrivit : « Vous êtes jeune, je suis vieux, faites-moi nommer doyen, et je vous promets de ne garder la place que deux ans. » Il souscrivit de bon cœur à cette condition, et le bon abbé Royer mourut de fait deux ans après, lui laissant le doyenné en héritage.

Bossuet a été le créateur des oraisons funèbres, et pourtant de tous les genres d'éloquence, c'était celui qu'il aimait le moins. Il jugeait ce travail naturellement peu utile, quoiqu'il cherchât toujours à la tourner vers l'instruction et l'édification publiques. Selon lui, c'était le plus grand témoignage de respect, d'amitié et de reconnaissance qu'il eût pu donner aux personnes qui lui avaient demandé de vaincre sa répugnance pour ce genre de travail. Son premier essai, l'oraison funèbre du père Bourgoing, troisième supérieur général de la congrégation de l'Oratoire, fondée en France par le cardinal de Bérulle, et en Italie par saint Philippe de Néri, annonça ce qu'il serait un jour. Le second fut un devoir de reconnaissance envers son premier maître, le docteur Cornet, dont il loua dignement l'équité, la science et la modestie.

L'archevêque de Paris, Hardouin de Péréfixe, présent à cette cérémonie, conçut une telle opinion de l'orateur, que dès ce moment il lui accorda toute son amitié et toute sa confiance. Il le chargea de la difficile mission d'arracher les religieuses de Port-Royal aux erreurs de Jansénius, et de leur faire signer le formulaire qu'il n'avait pu lui-même leur imnoser par la douceur. Bossuet ne se dissimula pas combien il importait de prouver aux religieuses que leurs directeurs « ces hommes bien plus à plaindre que je ne pu s l'exprimer. d'en être réduits à ce point, qu'ils semblent mettre toute leur défense à décrier hautement, et de vive voix, et par écrit, tout le gouvernement présent de l'Eglise, » les induisaient dans la voie de l'hérésie. C'est pourquoi il commença à entrer en négociations avec elles, et à résoudre en détail tous leurs prétendus scrupules; puis, il leur adressa une longue lettre renfermant la réfutation complète du jansénisme. Les religieuses entrevirent certainement la vérité dans cet exposé clair et net de la doctrine de l'Eglise sur les questions dont il s'agissait; mais l'aveugle confiance qu'elles avaient en leurs pasteurs de Port-Royal l'emporta sur toute autre considération, et elles tombèrent avec eux dans l'abîme où il n'y a pas de salut à espérer!

M. de Péréfixe reconnut les qualités de Bossuet en cette rencontre, et, malgré son insuccès en face de l'obstination de quelques pauvres femmes, il l'employa dans toutes les affaires importantes de son diocèse. Il le chargea de prononcer le discours d'ouverture du synode de 4665, et aucun des prêtres de Paris ne s'offensa de cette préférence donnée à un ecclésiastique étranger au diocèse, parce que tous le regardaient comme digne d'occuper les premiers emplois dans l'Eglise. Le prélat ne pouvait se séparer de lui, ni à la ville ni à la campagne; pour le fixer près de sa résidence, il lui offrit les deux cures les plus importantes de Paris, celle de Saint-Eustache et celle de Saint-Sulpice. Bossuet refusa respectueusement toutes les propositions de cette nature, pour rentrer dans ses fonctions de chanoine de Metz.

Son père, pleurant une vertueuse compagne qui lui avait donné dix enfants, avait besoin de ses consolations. Ce vénérable vieillard embrassa l'état ecclésiastique et reçut le diaconat. Le père et le fils marchèrent dans la sainte carrière avec un courage admirable, s'édifiant mutuellement et offrant à Dieu leurs prières et leurs travaux. Un tel bonheur ne fut pas de longue durée. Le jour de l'Assomption, en 1667, Bossuet fut prévenu, au moment de monter en chaire, dans la cathédrale de Metz, que son père, atteint d'une attaque d'apoplexie, voulait mourir entre ses bras. Sur-le-champ, docile à la voix de la nature et de la piété filiale, il se rendit auprès du moribond et lui donna les derniers sacrements; puis il reçut la bénédiction et les adieux du meilleur des pères de famille.

La perte de la reine-mère, qui se proposait de le nommer à un évêché de Bretagne, lui causa une vive douleur. Il épancha sa tristesse dans l'oraison funèbre qu'il prononça, en l'honneur de cette princesse, dans l'église des Carmélites, et émut jusqu'aux larmes les nombreux évêques qui assistaient à la cérémonie. Son désir était toujours le même; il tenait à s'ensevelir dans sa chère retraite de Metz; mais un ordre du roi l'appela à Paris, dans l'intérêt du gouvernement et de l'Eglise, qui lui confièrent la direction de l'œuvre relative à la conversion des protestants.

La paix de Clément IX avait apaisé les redoutables querelles du jansénisme; les solitaires de Port-Royal, pour prou-

ver leur attachement à l'Eglise, consacrèrent leurs plumes à la destruction du calvinisme. Le roi les encouragea dans cette louable entreprise, et leur donna Bossuet comme censeur et examinateur de leurs écrits. Celui-ci approuva les trois premiers volumes de l'ouvrage d'Arnaud, intitulé : De la perpétuité de la foi touchant l'Eucharistie, et son jugement sur cet excellent travail fut confirmé par plusieurs évêques. La modération et la délicatesse qu'il mit dans la révision des traités sur les Préjugés légitimes entre le calvinisme et le Renversement de la morale de Jésus-Christ par les calvinistes, fut cause * qu'Arnaud lui proposa de corriger la Version du Nouveau Testament de Mons, condamnée par le pape. Il fallait faire subir de nombreuses et importantes modifications à ce livre, afin de le purger de toute faute. Bossuet ne recula point devant cette rude charge, et il tint, à ce sujet, plusieurs conférences avec Arnaud, l'abbé de la Lane, Sacy et Nicole; mais la mort de M. de Péréfixe, arrivée sur ces entrefaites, arrêta les corrections, qui demeurèrent imparfaites.

La mort presque subite d'Henriette de France, veuve du malheureux Charles let, 101 d'Angleterre, « fille, femme et mère de tant de rois dont les catastrophes avaient rempli tout l'univers, et dont la vie seule offrait toutes les extrémités des choses humaines, » lui donna l'occasion d'atteindre à la perfection de l'éloquence humaine, et de s'élever à une hauteur où personne n'a pu le suivre. Par l'exemple de la reine de la Grande-Bretagne, par le souvenir de sa majesté, de sa puissance et de ses infortunes, par les leçons de la religion et de la politique, il instruisit les rois et tous ceux qui gouvernent les hommes, prenant pour texte ces paroles de David : « Et maintenant entendez, ô rois de la terre; instruisez-vous, arbitres du monde. »

La grande idée de Dieu domine tout ce discours, et explique les souffrances et les épreuves de la reine : « Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur

donner, quand il lui plaît, de grandes et terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à luimême et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leur devoir d'une manière souveraine et digne de lui... Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines : la félicité sans bornes aussi bien que les misères; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et depuis, des retours soudains, des changements inouïs; la rebellion longtemps retenue, à la fin tout-à-fait maîtresse; nul frein à la licence; les lois abolies; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté; une reine fugitive, qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil; neuf voyages sur mer, entrepris par une princesse, malgré les tempêtes; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers et pour des causes si différentes; un trône indignement renversé et miraculeusement rétabli.

Il rappela à grands traits les qualités du roi, le Louis XVI des Anglais : « Charles I^{e1}, roi d'Angleterre, était juste, modéré, magnanime, très instruit de ses affaires et des moyens de régner. Jamais prince ne fut plus capable de rendre la royauté non-seulement vénérable et sainte, mais encore aimable et chère à ses peuples. Que lui peut-on reprocher, sinon la clémence? Je veux bien avouer de lui ce qu'un auteur célèbre a, dit de César . « Qu'il a été clément jusqu'à être obligé de s'en repentir. » Que ce soit donc là, si l'on veut, l'illustre défaut de Charles aussi bien que de César : mais que ceux qui veulent croire que tout est faible dans les malheureux et dans les vaincus, ne pensent pas pour cela nous persuader que la force ait manqué à son courage, ni la

vigueur à ses conseils. Poursuivi à toute outrance par l'implacable malignité de la fortune, trahi de tous les siens, il ne s'est pas manqué à lui-même. Malgré les mauvais succès de ses armes infortunées, si on a pu le vaincre, on n'a pas pu le forcer; et comme il n'a jamais refusé ce qui était raisonnable étant vainqueur, il a toujours rejeté ce qui était faible et injuste étant captif. J'ai peine à contempler son grand cœur dans ses dernières épreuves... Grande reine, je satisfais à vos plus tendres désirs, quand je célèbre ce monarque; et ce cœur, qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille tout poudre qu'il est, et devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher, à qui ses ennemis mêmes accorderont le titre de sage et celui de juste, et que la postérité mettra au rang des grands princes, si son histoire trouve des lecteurs dont le jugement ne se laisse pas maîtriser aux événements ni à la fortune. »

Après avoir montré la cause de la mort de Charles Ier dans les innovations religieuses de l'impudique Henri VIII, Bossuet démasque l'hypocrisie et les crimes de Cromwel, l'ennemi du trône, sans toutefois le nommer : « Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien de la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prevoyance; mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées; enfin un de ces esprits audacieux qui semblent être nés pour changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste! Mais aussi que ne font-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir! Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples et de prévaloir contre les rois. p

Il prouve ensuite que l'infortune fut le vrai titre de gloire de la reine : « Combien de fois a-t-elle remercié Dieu humblement de deux grandes grâces : l'une, de l'avoir fait chré-

tienne; l'autre, Messieurs, qu'attendez-vous? peut-être d'avoir rétabli les affaires du roi son fils? Non : c'est de l'avoir fait reine malheureuse... Que ses douleurs l'ont rendue savante dans la science de l'Evangile, et qu'elle a bien connu la religion et la vertu de la croix, quand elle a uni le christianisme avec les malheurs! Les grandes prospérités nous aveuglent, nous transportent, nous égarent, nous font oublier Dieu, nous-mêmes et les sentiments de la foi... Comme le christianisme a pris sa naissance de la croix, ce sont aussi les malheurs qui le fortifient. Là, on expie ses péchés; là, on épure ses intentions; là, on transporte ses désirs de la terre au ciel; là, on perd tout le goût du monde, et on cesse de s'appuyer sur soi-même et sur sa prudence. Il ne faut pas se flatter; les plus expérimentés dans les affaires font des fautes capitales. Mais que nous pardonnons aisément nos fautes, quand la fortune nous les pardonne! et que nous nous croyons bientôt les plus éclaires et les plus habiles, quand nous sommes les plus élevés et les plus heureux! Les mauvais succès sont les seuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement, et nous arraches cet aveu d'avoir failli, qui coûte tant à notre orgueil. Alors, quand les malheurs nous ouvrent les veux, nous repassons avec ameriume sur tous nos faux pas; nous nous trouvons également accablés de ce que nous avons fait, et de ce que nous avons manqué de faire; et nous ne savons plus par où excuser cette prudence présomptueuse qui se croyait infaillible. Nous voyons que Dieu seul est sage; et en déplorant vainement les fautes qui ont ruine nos affaires, une meilleure réflexion nous apprend à déplorer celles qui ont perdu notre éternité, avec cette singulière consolation qu'on les répare quand on les pleure.

Bossuet avait prononcé cette oraison funèbre en présence de madame Henriette d'Angleterre, qui fut si émue des hommages rendus à sa mère et aux malheurs de sa famille, qu'elle conjura le prédicateur de la faire imprimer. Il se rendit avec peine à cette puissante considération, car il ne consentait à publier ses ouvrages que dans un but d'utilité publique. C'est ainsi que la plupart de ses œuvres n'ont point passé à la postérité, ou n'ont vu le jour qu'après sa mort.

Sept mois après avoir fait l'éloge de la mère, Bossuet rendit le même devoir à sa fille, la brillante Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, l'ornement de la cour de Louis XIV. Enrichie de tous les dons de la nature et de l'esnrit, passionnée pour les plaisirs, honorée de la confiance royale, elle revenait d'Angleterre, où elle avait accompli heureusement une négociation de la plus haute importance, quand une mort cruelle et douloureuse détruisit toutes ses illusions. Atteinte tout-à-coup de violentes douleurs d'estomac qui déconcertèrent les ressources de la médecine, elle s'apercut elle-même que sa dernière heure approchait et fit mander Bossuet, entre les mains de qui elle voulait mourir. Quand il arriva, elle s'était déjà confessée à un chanoine austère mais peu consolant; il se mit en prières près de son lit, fondant en larmes et récita la recommandation de l'âme; puis il parla de la foi, de la confiance et de l'amour que Dieu demande de nous, de l'éternité, en des termes pleins d'onction. La princesse, ranimée par ses exhortations, manifesta de grands sentiments de repentir et soussrit ses douleurs avec une parsaite résignation. Comme gage de sa reconnaissance, elle chargea une de ses femmes de chambre de lui remettre, après sa mort, l'émeraude qu'elle avait fait faire pour lui, et qu'il porta toute sa vie. Abrès neuf heures de souffrances, elle expira dans la paix du Seigneur, à l'âge de vingt-six ans, le 30 juin 1670.

Le cœur de Bossuet se montra égal à son génie, dans l'oraison funèbre de cette princesse : « Elle, s'écria-t-il dans son chagrin, que j'avais vue si attentive pendant que je rendais le même devoir à la reine sa mère, devait être si tôt après le sujet d'un discours semblable, et ma triste voix était riservée à ce déplorable ministère. O vanité! ô néant! ô mortels ignorants de leurs destinées! L'eût-elle cru il y a dix mois? Et vous, Messieurs, eussiez-vous pensé, pendant qu'elle versait tant de larmes en ce lieu, qu'elle dût si tôt vous y ras-

sembler pour la pleurer elle-même? Princesse, le digne objet de l'admiration de deux grands royaumes, n'était-ce pas assez que l'Angleterre pleurât votre absence, sans être encore réduite à pleurer votre mort? Et la France, qui vous revit, avec tant de joie, environnée d'un nouvel éclat, n'avait-elle plus d'autres pompes et d'autres triomphes pour vous, au retour de ce voyage fameux, d'où vous aviez remporté tant de gloire et de si belles espérances? « Vanité des vanités, et tout est vanité. C'est la seule parole qui me reste, c'est la seule réflexion que me permet, dans un accident si étrange, une si juste et si sensible douleur. »

Pour raconter cette mort si prompte et si cruelle, il emprunta de douces et tendres images : « O nuit désastreuse! O nuit effroyable, où retentit tout-à-coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnalite nouvelle : Madame se meurt, Madame est morte! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourat à Saint-Cloud de toutes parts; on trouva tout consterné, excepté le cœur de cette princesse. Partout on entend des cris; partout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le roi, la reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré... Mais et les princes et les peuples gémissaient en vain. En vain Monsieur, en vain le roi même tenait Madame serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvaient dire l'un et l'autre avec saint Ambroise: « Je serrais les bras, mais j'avais déjà perdu ce que je tenais. » La princesse leur échappait parmi des embrassements si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevait entre ces royales mains. Quoi donc, elle devait périr si tôt! Dans la plupart des hommes les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup. Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissait; avec quelles grâces, vous le savez : le soir nous la vîmes séchée; et ces fortes expressions, par lesquelles l'Ecriture sainte exagère l'inconstance